

L'INSPO

MARS 2026



PRINTEMPS



ART COPE

Zoom sur

3 | Sciences Pattes & Ta-

Sciences Po Bordeaux

4-5 | Hommage à Lisa Fabre

6 | La place de l'IA à Sciences Po Bordeaux

Bordeaux

8-9 | Canopia : le projet du quartier Saint Jean

Politique internationale

10-11 | Au coeur du Népal, la Gen Z prend la rue

Tribunes

12-13 | Le crépuscule de la Ve République

14 | Gaza : la fin du conflit ?

Débat

15 | Les bars concepts

Culture

16-17 | L'Opéra National de Bordeaux

18 | Nos recos du mois d'octobre

19 | Pourquoi vous devez courir aux Petits Courts

Environnement

20 | Galère Portugaise

J'ai Testé

21 | Aller à la fête de

Portrait

22 | La vista de Lina Quey-

Divertissement

23 | Horoscope

24 | Jeu

L'édito

Le temps est bon, le ciel est bleu, il faut supprimer le tram E et l'InsPo vous fait ses adieux (pour cette année, don't worry). Après 4 numéros endiablés, des Flash InsPo mystérieusement envolés, un site internet digne des plus réputés et des stickers prêts à vous émerveiller, voilà déjà notre dernier numéro arrivé.

Ce mois-ci, vous allez découvrir les coulisses d'événements associatifs exceptionnels : débat du BDM, festival des petits courts, ou encore le Black History Month de Toumai. Côté politique, on parlera aussi normalisation de l'extrême droite, dépolitisation des Oscars, détroit d'Ormuz et municipales. Enfin, on vous présentera des collectifs qui organisent des soirées "girls only" et des œuvres engagées contre les VSS, sans oublier nos célèbres rubriques tribune, débat et jeu.

Qui dit dernier InsPo dit remerciements (promis, on essaye d'être concis). Pour commencer, un grand merci à tous-tes les bénévoles qui ont permis que chaque édition de l'InsPo puisse sortir en papier, en ligne et sur les réseaux sociaux : merci donc aux pôles rédaction, illustration, web, relecture, communication, mise en page et Flash InsPo. Merci également à M. Prévot pour sa confiance et au service reproduction de l'IEP sans qui ce papier ne pourrait vous être distribué gratuitement.

Mille mercis également aux associations partenaires : à Artcore, qui signe cette magnifique une, à Déclic pour toutes les prises de vues, au BDA, au BDM pour toute l'aide administrative et financière et aussi à toutes les associations qui nous ont ouvert leurs portes tout au long de l'année.

Impossible d'oublier Charlotte et Margaux, qui, en plus de faire de supers articles (elles signent le J'ai testé de ce mois-ci) et de magnifiques photos, nous ont prêté leur appartement pour toutes les conf de rédac : merci infiniment les filles, promis on laisse l'appart (et votre canapé) tranquilles.

Enfin, un immense merci à vous, lecteur-ices, d'être toujours aussi présent-es lors des distributions, et de permettre que ce projet continue, depuis maintenant 5 ans <3 On espère que ce numéro vous plaira !

Si les co-prez s'en vont vers des contrées lointaines (Pékin ou la 5A), L'InsPo, lui, vous dit à la rentrée prochaine !

Zoom sur...

Sciences Drag

Au début de cette année 2025/2026, un séisme est venu frapper le BDA : Sciences Drag ! Née du désir de célébrer la liberté d'expression sous toutes ses formes, cette association apporte un vent de renouveau et de fierté à Sciences Po Bordeaux. Entre danse, musique, maquillage, scènes ouvertes et conférences sur les cultures queer, « Sciences Drag » peut avoir la prétention de se revendiquer comme étant l'atelier le plus pluridisciplinaire du BDA. Plus qu'un simple collectif de performeur·euse·s, c'est un véritable lieu d'écoute et de

solidarité où se mêlent créativité et solidarité. Toutefois, ne soyez pas dupes, malgré sa jeune existence « Sciences Drag » vise grand ! L'association souhaite donner une voix à celles et ceux que la société a souvent réduit au silence, en encourageant l'inventivité comme forme de résistance. Pour cela, elle n'hésite pas à affirmer son désir d'intersectionnalité. Avec de beaux projets comme un partenariat avec le danseur émérite Robin Labarrère ou encore de nombreux shows retentissants proposés tout du long de l'année, Sciences drag dépasse les frontières de Sciences Po Bordeaux en allant toucher un public plus large. Pour l'avenir, de nombreux projets sont en préparation : collaborations, soirées



de sensibilisation, et bien sûr, des performances toujours plus flamboyantes avec un objectif en tête : plus de rigueur pour mieux se démarquer. Alors, comme le dit si bien leur fondateur : « Ose maintenant sinon tu n'oseras jamais » Vous qui hésitez encore, prêt·e·s à monter sur scène ?

Basile MARIANI

Fleshatt'as

Rythmes de shatta endiablés, yeux de lynx et équipe surmotivée... pas de doute, nous sommes bien chez les Fleshatt'AS ! Décembre 2025, la nouvelle tombe : le lancer de fléchette fait partie des sports mystères des JISPO 2026. Ni une ni deux, Anouck et Sarah, deux amies liées par l'AS family et la passion du shatta, se sont portées volontaires pour assumer ce capitanat.

Depuis, la préparation est rigoureuse. On n'est pas chez des amateurs : deux entraînements par semaine ont été instaurés, et une cible identique à celle des JISPO a

été achetée. Les sessions démarrent par des échauffements (je vous l'ai dit : on est chez des pros). Après s'être précautionneusement échauffé les poignets, nos fléchettistes s'entraînent à faire "l'horloge", c'est-à-dire viser tout le tour de la cible dans le sens des aiguilles d'une montre. Puis, deux groupes se forment et chacun cherche à marquer le plus de points, avec trois lancers de fléchettes par personne - conformément aux normes imposées par la Fasspo.

Côté équipe, celle-ci est très diversifiée, avec des sportifs de tous les horizons : de l'athlétisme à la pétanque, en passant par le foot ! On nous parle même de professionnels nés une fléchette dans la main, qui formeraient le "pôle champions" de l'équipe (on



ne dira pas si les capitaines sont membres de ce pôle ou non...). Aussi, et surtout, il y a une super ambiance : détermination et amusement sont de mise.

On ne sait pas encore s'ils se démarqueront plus par leurs scores aux JISPO que par leurs déhanchés de shatta ! Réponse le 4 avril...

Pauline NUFFER

Camarades de façade : un débat municipal entre amitiés et hostilités

Le mot « camarade » est beaucoup revenu dans la bouche des prétendants à la mairie le 5 mars, devant les 400 personnes venues assister au débat municipal du Bureau des Médias (BDM) à l'Athénée Municipale de Bordeaux. Tantôt utilisé par les uns pour instaurer la complicité, tantôt repris par les autres sous forme de pique subtile, l'usage de ce terme est venu rappeler au public comme aux candidats que la camaraderie en politique n'est qu'un costume de circonstance, revêtu ici uniquement pour adoucir la bataille verbale qui a fait rage pendant 3 heures.

Il est 20h30 lorsque les onze candidats, à l'exception de Philippe Poutou, commencent à débattre. Animés par plusieurs membres du BDM, les échanges s'articulent autour de quatre grandes thématiques : les transports, la sécurité, le commerce et le logement. Dans la salle, le public écoute attentivement bien que certains semblent déjà quelque peu esseulés, comme en témoignent quelques remarques récoltées ici et là : « C'est qui celle-là ? », « Ça va être très long... ». Une bande son parfaite pour un débat haut en couleur.



Crédits : BDM/Clara Planes et Tristan Roca d'Huyteza

Le duel Hurmic/Cazenave, une impression de second tour avant l'heure

Bien que l'on pourrait parler de triptyque, au vu de la popularité de M. Dessertine, c'est bien un duel que le public a pu percevoir entre Pierre Hurmic et Thomas Cazenave.

Le maire sortant a tâché de défendre son bilan : « Exister, c'est résister », déclarait-il en guise de premiers mots. Fort de ses chiffres, il a rappelé les 37 % de piétons bordelais, « premier moyen de locomotion en ville », défendu la piétonnisation « au service du commerce » et vanté la baisse du taux de vacance des locaux, passé de 9,4 % à 7,4 %. Cerise sur le gâteau, il s'est offert

une pique très applaudie à propos du stade Matmut-Atlantique, un projet porté par la majorité présidentielle de son rival : « Je me félicite de ne pas avoir bâti ce genre de bâtiment. »

En face, le député Thomas Cazenave, en costume du rival, s'est attaché à se dédouaner de tout, ou presque. À commencer par son propre parti, dont il ne se fait pas le représentant, nous a-t-il affirmé. Un ton professoral, comme dans ce « Vous êtes bien chez vous », lancé à Pierre Hurmic dans un sourire... moins camarade que calculé.

Une opposition fustigée par Mehdi Saboulard (divers gauche), qui les a enjoint à « respecter les autres candidats ».

Petits partis, grandes voix : la revanche des « inaudibles »

« Ceux que l'on entend pas ou peu ». Cette formule employée par Fanny Quandalle (Lutte Ouvrière) pour désigner les petits candidats, sonne à la fois comme un cri du cœur et un aveu d'échec. Cri du cœur d'abord, car il montre leur volonté de peser dans un débat souvent réservé aux « politiques de métier », défenseurs d'un programme « pour la bourgeoisie ». Aveu d'impuissance ensuite, car ce qui ressort, ce sont six candidats à la gauche de Pierre Hurmic qui n'ont pas su s'unir.

En cause notamment, l'alliance avortée entre Nordine Raymond (LFI) et Philippe Poutou (NPA). Interrogé à ce sujet, ce dernier nous ré-

pondait : « On l'a proposé mais on ne pèse pas le même poids électoral au niveau national ; le NPA ne pouvait pas porter cette liste ». Faites mieux, comme dirait l'autre.

« Sentiment d'insécurité »

Un dialogue animé, ponctué d'invectives entre candidats mais aussi de huées du public, notamment en réaction aux discours sécuritaires des candidates d'extrême droite. « Votre manque de politesse n'honore pas Sciences Po », n'a pas manqué de réagir Julie Rechagneux (RN). Le public aura ainsi relevé la proposition de la candidate Reconquête Mme Bonthoux Tournay, de mettre en place des « caméras IA » à Bordeaux pour lutter contre l'insécurité, ou encore les mots du candidat sans étiquette Philippe Dessertine, évoquant un « sentiment d'insécurité »...

Les membres du BDM se sont évertués à faire respecter les règles du débat, n'hésitant pas à couper la parole des candidats dont le temps de parole était épuisé, voire à rappeler certains faits jugés nécessaires. « Peut-être que la méthode vous déplait mais ce sont bien les chiffres du ministère de l'Intérieur », a-t-on ainsi pu entendre dire Anna Pimp



Anna et Charlotte, modératrices.



Les candidats Pierre Hurmic, Nordine Raymond et Thomas Cazenaves.

paud, présidente du BDM, à la candidate Reconquête.

Celle-ci nous aura délivré une séquence pour le moins inattendue. Invitée par nos médiateurs du BDM à commenter une image où l'on pouvait apercevoir l'Iboat, une boîte de nuit récemment fermée pour des faits de VSS, la candidate n'a pas semblé être au courant des événements, et s'est attachée à défendre les bienfaits de promouvoir les croisières sur la Garonne. Un naufrage « Titanic-ESQUE. »

Un débat réussi ?

Des retours enthousiastes, notamment pour cet étudiant de première année à Sciences Po : « J'ai trouvé très intéressantes les questions sur les images », regrettant néanmoins que Hurmic et Cazenave se soient ainsi « tiré la bourre ».

Charlotte Kelle et Anna Pimpaud, co-présidentes du BDM et modératrices de ce débat, en ressortent « très contentes », bien qu'Anna avoue s'être sentie « décontenancée » par le refus de Sciences Po d'accueillir le débat pour « raisons de sécurité ». C'est donc bien aux étudiants que revient le crédit de ce débat, dont

l'organisation a commencé dès octobre dernier, et qui a été salué par l'ensemble des candidats.

Attrapé au vol

Comment ne pas relever cette injonction de Thomas Cazenave, en pleine interview, à Philippe Dessertine :

« Ça va ? Tu lis mes messages, j'espère ? Réponds-moi, quand même... ». La proximité affichée entre les deux hommes aurait-elle permis le retrait surprise de Dessertine, dans l'entre-deux-tours, laissant le champ libre à Thomas Cazenave, au terme d'un accord officieux ? « Dessertine voit plus loin que les municipales », nous assure un journaliste de Sud-Ouest. De nombreuses questions restent donc en suspens à l'issue de cette course à la mairie de Bordeaux.

Basile Mariani et
Tristan Roca d'Huyteza

“La fin du film” : les coulisses d'une édition record pour les Petits Courts

Les Petits Courts, c'est avant tout une institution de l'école, avec sa soirée film tous les mercredis soir pour les cinéphiles du campus. Mais c'est aussi un vivier d'artistes qui culmine chaque année avec son grand festival. Entre records de participation et nuits blanches dues au stress de l'organisation, Inès, l'une des coprésidentes, nous a raconté

Les Petits Courts, c'est avant tout une institution de l'école, avec sa soirée film tous les mercredis soir pour les cinéphiles du campus. Mais c'est aussi un vivier d'artistes qui culmine chaque année avec son grand festival. Entre records de participation et nuits blanches dues au stress de l'organisation, Inès, l'une des coprésidentes, nous a raconté l'envers du décor de cette édition qui s'est tenue le 25 mars dernier.

L'aventure avait commencé très tôt, dès la rentrée, où les abonnés avaient dû départager trois thèmes : “Cauchemar”, “Après la pluie” et “La fin du film”. C'est cette dernière proposition qui a trouvé son public, et visiblement, cela a porté ses fruits. En effet, cette année, le festival a connu 19 propositions de courts-métrages. Un record qui, bien que positif, fut un véritable défi pour l'association : il a fallu procéder à une sélection drastique. “C'est énorme... La sélection a été très dure et ça a été le moment le plus stressant”, nous confiait Inès lors de notre rencontre. Pour trancher, les membres du bureau s'étaient réunis de 20h à 2h du matin.

Six heures de débats et d'anxiété pour choisir les pépites finalement diffusées au Cinéma Jean Eustache.

Plus qu'une simple projection, le festival se voulait une célébration globale des arts : “On voulait faire participer plein de gens pour que le festival soit le plus animé possible. Regarder plus de 2h de courts-métrages, c'est long, alors avoir un entracte avec une performance de Décadanse, c'était trop cool !”. L'idée était de fédérer un maximum d'étudiants - BDM, La Marmite, Déclic, Les Mandibouls - pour rendre cette soirée mémorable.

Mais qui dit festival, dit lauréats. Pour départager les talents, un jury d'exception avait répondu présent. Johanna Carraire, déléguée et co-fondatrice du festival FIFIB, Max Laulom, ancien de l'école et auteur du documentaire “High School Radical” et le duo Tape In, influenceurs cinéma, ont fait l'honneur de composer le jury cette année, aux côtés d'étudiant.es sélectionné.es pour leur regard affûté. Ils n'ont eu que 20 minutes pour délibérer et désigner les lauréats, un sprint final

où chaque argument a compté.

Jusqu'aux derniers instants avant le lancement, entre deux tests de son stressants, l'équipe est restée soudée malgré la fatigue. “On espérait que ça se passerait au mieux,” se souvient la coprésidente. Une chose est sûre, le Jean Eustache a une nouvelle fois été le théâtre d'une passion qui dure depuis 28 ans, prouvant que “La Fin du Film” n'était en réalité qu'un nouveau chapitre pour l'association.

Rei BOURBIER



Crédits : Les Petits Courts

Toumaï, partager les Afriques

Durant ce mois de février, Toumaï, notre association de valorisation des cultures africaines, afrodescendantes et afro-caribéennes, a multiplié les événements et collaborations à l'occasion du Black History Month. L'InsPo revient sur leurs actions et engagements.

Vous n'avez pas pu les manquer : que ce soit dans l'atrium, via des conférences ou par leurs posts Instagram, Toumaï était partout. Pour Amaliã, l'une des co-présidentes, le but de l'association est de "véritablement visibiliser les cultures africaines, mais également afrodescendantes ou caribéennes. Avec le LAM (Les Afriques dans le Monde), nous pensons que c'est quelque chose de très important". Toumaï a préparé par exemple une campagne antiraciste montrant pour Marion, coprésidente également, "que l'association voit large : on ne peut pas parler que de culture". Et elle ne se limite pas qu'aux murs de l'IEP. De plus en plus, Toumaï cherche à collaborer avec des acteurs extérieurs à Sciences Po, comme Mémoires et Partages ou encore le Pop-up dédié aux cultures afro-caribéennes Issalane Culture à Bordeaux : ils se font connaître et continuent d'ouvrir les regards.

Le Black History Month : diffuser pour découvrir et comprendre

Si il ne durait qu'une semaine lors de son apparition dans les années 20, le Black History

Month s'est plus largement institutionnalisé à partir de 1970 comme un mois de célébration, de commémoration et d'enseignement de l'histoire de la diaspora africaine. Né aux Etats-Unis, il traverse les frontières et les océans, gagnant les rives bordelaises en 2018 ... grâce à Mémoires et Partages ! Dans ce cadre, Toumaï a multiplié les événements au sein de l'IEP. Que ce soit avec l'atelier de langues en collaboration avec Insulaires ou la réalisation d'une fresque avec Artcore, chaque événement permet le partage et les échanges autour des cultures afrodescendantes. L'association a également ouvert une fenêtre plus internationale avec la réception de Jawad Mrah de Valise diplomatique ou l'organisation d'une simulation de l'Union Africaine avec le MUN. Pour Amaliã, "il n'y a pas que des problématiques et des enjeux sur le continent africain, il y a aussi plein de belles choses dans les diasporas", qu'elles soient européennes, caribéennes ou même d'Amérique du Sud. "Nous voulions mettre l'Afrique et les Caraïbes sous le feu des projecteurs, ajoute Marion, mais pas seulement à l'échelle culturelle". Durant ce riche mois, Toumaï a en effet parlé carrière, langues,

histoire, ou géopolitique. Si le Black History Month permet de mettre en lumière toutes ces perspectives pendant un mois, l'association, elle, se charge de les faire vivre tout au long de l'année : elle n'attend plus que vous pour les découvrir.

Antoine TRIN

Bordeaux Sevens 2026 : le rugby mondial rivé sur l'Atlantique

Les 5, 6 et 7 juin prochains, Bordeaux accueille au Stade Atlantique la dernière étape du circuit mondial de Rugby à 7. L'InsPo a eu la chance de rencontrer Nicolas Hourquet, directeur du tournoi Bordeaux SVNS 2026. Il nous partage sa vision du rugby à 7 et ses attentes pour la compétition, à quelques semaines de celles-ci.

Le 27 juillet 2024, à l'heure des coups de 20 heures et dans la ferveur olympique, l'équipe de France masculine de rugby à 7 crée l'exploit en dominant les doubles champions en titre fidjiens (28-7). Menés par Antoine Dupont, les bleus décrochent leur première médaille d'or dans cette variante du rugby, et mettent par la même occasion un grand coup de projecteur sur la discipline. Longtemps resté dans l'ombre de la catégorie reine du jeu à 15, le rugby à 7 connaît un nouvel essor dans les années 2000 avant de devenir un sport olympique aux Jeux de Rio en 2016. Après la médaille d'argent des féminines à Tokyo et la victoire des hommes à Paris, la FFR, via notamment son président Florian Grill, espère bien capitaliser sur cette médiatisation. Déjà bien installé dans certains pays, notamment aux Fidji et dans les pays du Commonwealth, le sevens était encore méconnu en France. Aujourd'hui, 35 000 personnes pratiquent le rugby à 7 en club : un chiffre dix fois inférieur au nombre total de li-

cenciés de la discipline toutes catégories confondues. Pourtant, cette variante prend de plus en plus de place dans l'agenda de la fédération : développement chez les plus jeunes, multiplications de clubs ou de filiale sevens, essor de la discipline chez les féminines et donc démocratisation du rugby féminin, montée en puissance des équipes de France sur la scène internationale ... et même apparition aux JISPO (dédicace à nos MPMS et à nos Agnos) ! Le petit frère du rugby à XV grandit, et s'invite même à Bordeaux ...

Bordeaux, nouvelle vitrine du rugby à 7 français

World Rugby, la fédération internationale, a annoncé début 2025 qu'elle est à la recherche de nouvelles villes étapes pour le championnat du monde de rugby à 7. En l'espace de quelques semaines, la FFR doit monter sa candidature et préparer son dossier. Finalement, Bordeaux est retenue mais décroche surtout le gros lot : le port de la Lune recevra l'étape finale. « Bor-

deaux est une ville qui a démontré sa capacité de recevoir des événements de grande ampleur », nous dit Nicolas, « avec des infrastructures de haut niveau et un stade parfaitement adapté ». Il met particulièrement en avant « l'expérience du territoire » bordelais. Que ce soit avec les récents matchs des équipes de France à Chaban Delmas et au Matmut Atlantique ou encore avec des matchs de football lors des Jeux Olympiques, Bordeaux s'illustre en effet par sa capacité à accueillir de telles rencontres sportives. Nicolas rappelle que la ville « sera le grand final d'une carte avec Dubaï, Hong Kong, Vancouver, New York, ... ». De même, nous ne pouvons occulter l'attachement de la ville au rugby, que ce soit par le fer de lance qu'est l'UBB ou par la galaxie de clubs dans toute la métropole et la région. De même, Nicolas croit en la capacité de Bordeaux à pouvoir réunir farouches supporters de l'ovalie et public plus novice. Il pourra notamment compter sur les spécificités du rugby à 7 : des matchs plus courts qui se

succèdent, intensité et vitesse, suspens et retournements de situations plus fréquents... bref, le sevens se distingue bien de son aîné, permettant l'organisation d'un évènement festif et convivial. L'attraction se fera donc sur le terrain mais également à l'extérieur du stade avec la création d'un village : « l'expérience ne se limite pas à rester assis » nous assure Nicolas, « l'évènement est un parfait mélange de sport et de spectacles », rendu possible grâce au travail de nombreux acteurs.

Voir plus loin qu'un simple ... essai

Bordeaux sera donc le centre du rugby mondial cet été ... mais également jusqu'en 2028 ! La ville a en effet obtenu les finales du sevens pour les trois prochaines années, l'occasion

parfaite pour ancrer l'épreuve au sein du paysage bordelais. La ville, son office de tourisme et la métropole sont pleinement engagés dans le projet : « il y a une vraie volonté collective d'accueillir cet évènement et de le faire grandir dans la durée ». Si Nicolas Hourquet ne s'occupe que du « pilotage » de l'avion Bordeaux 2026, c'est grâce à l'engagement sans failles des collectivités (qui ne se supportent que quand on parle ballon ovale semble-t-il...). Pendant plusieurs semaines, il faut gérer 24 équipes venues performer, un « véritable défi logistique et sportif, chacune d'entre elles étant venues pour gagner ». De même, un tel évènement ne serait possible sans la présence de centaines de bénévoles les jours J, que ce soit au village près du stade ou auprès des équipes participantes. L'histoire est donc loin d'être finie entre Bordeaux et le rugby à 7. Si nous avons hâte de voir performer nos équipes de France, l'objectif est de voir plus loin pour la « fédé », qui regarde déjà vers les Jeux Olympiques à Los Angeles en 2028. Mais pour nous, l'heure est aux encouragements : rendez-vous au Stade Atlantique de Bordeaux le 5, 6 et 7 juin prochain pour soutenir nos Bleu.es !

Antoine TRIN



Crédit : Office de Tourisme de Bordeaux

Tags à l'université de Bordeaux : témoignage d'un étudiant

Le 23 février 2026, des tags ont été découverts sur les murs de l'université Bordeaux Montaigne. Ils s'inscrivent dans un contexte de tension marqué par l'antisémitisme, l'islamophobie et la haine envers les militants de gauche.

Le 14 février dernier, Quentin Deranque, militant d'extrême droite, est mort de ses blessures suite à une altercation avec des militants antifascistes. Un hommage lui a notamment été rendu lors de manifestations d'extrême droite. Un appel du groupuscule identitaire, Les Natifs, a été soutenu par des personnalités politiques comme Eric Zemmour. À Bordeaux, la fresque érigée en soutien à la Palestine a été taguée par les termes « Génocide mérité » ou « qu'ils brûlent tous ». Cette violence se poursuit sur les murs avec les inscriptions « Fuck islam », « bon gauchisme = Le 14 février dernier, Quentin Deranque, militant d'extrême droite, est mort de ses blessures suite à une altercation avec des militants antifascistes. Un hommage lui a notamment été rendu lors de manifestations d'extrême droite. Un appel du groupuscule identitaire, Les Natifs, a été soutenu par des personnalités politiques comme Eric Zemmour. À Bordeaux, la fresque érigée en soutien à la Palestine a été taguée par les termes « Génocide mérité » ou « qu'ils brûlent tous ». Cette violence se poursuit sur les murs avec les inscriptions « Fuck islam », « bon gauchisme = mort », « justice pour Quentin ».

Des actes condamnés par plusieurs syndicats

Le Comité d'action contre l'extrême droite de l'Université de Montaigne déplore ces actes. Il est convaincu

de l'implication de l'extrême droite et a partagé un communiqué : « La nébuleuse néofasciste profite de la criminalisation de la gauche radicale et du blanchiment de l'extrême droite orchestrés par le gouvernement pour se montrer au grand



jour. Les tags de ce lundi s'inscrivent dans cette séquence de décomplexion. Ces propos sont d'une gravité extrême ». Dans la journée, une soixantaine d'étudiants ont recouvert les tags. Ils ont préféré les termes « extrême droite hors de nos facs » ou « soutien des Palestiniens ».

« La tendance à la fascisation des étudiants »

Nous avons pu recueillir le point de vue d'un étudiant de Sciences Po Bordeaux qui participe aux assemblées générales et à diverses luttes

sociales. Il s'est dit choqué par de tels actes mais content qu'une mobilisation rapide les ait effacés. Il dénonce néanmoins une apathie générale et une fascisation du milieu étudiant. Il défend que la qualification de « facho » est de plus en plus assumée par des membres de syndicats comme l'UNI ou la Cocarde étudiante et que certains membres tabasseraient des antifas et feraient des saluts nazis. Des médias comme Libération ont dénoncé des agressions de ce type.

Des idées de plus en plus polarisées

L'université de Bordeaux-Montaigne ne s'est pas exprimée à ce sujet, malgré des sollicitations de médias à l'instar de Sud Ouest. De plus, les syndicats évoqués précédemment défendent les droits des étudiants et permettent l'essor du débat politique, en s'opposant vivement aux militants de gauche et partagent des valeurs plus traditionnelles. Le sondage Ipsos Talan de 2024 révèle une forte division politique : 48 % des 18-24 ans ont voté pour le Nouveau Front Populaire, contre 33% pour l'extrême droite. Les oppositions dans le milieu étudiant sont ainsi à craindre.

Bastien CHARLASSIER

À Bordeaux, la tempête Pedro pose de sérieux enjeux pour l'avenir

Le 23 février 2026, des tags ont été découverts sur les murs de l'université Bordeaux Montaigne. Ils s'inscrivent dans un contexte de tension marqué par l'antisémitisme, l'islamophobie et la haine envers les militants de gauche.

Le jeudi 19 février, les Bordelais se sont réveillés les pieds dans l'eau. Le pic de la Garonne a été déclaré à 6,85 mètres par Vigicrues, là où la hauteur moyenne se situe généralement autour de 5 mètres. Peu de temps après la tempête Nils, qui avait déjà frappé début février l'Ouest de la France, le Sud-Ouest était à nouveau touché par de fortes pluies, des vents soufflant jusqu'à 120km/h et des vagues gonflant jusqu'à 15 mètres de haut.

Des perturbations météorologiques de plus en plus fréquentes

Depuis le début de l'année 2026, Pedro fut déjà la troisième tempête à frapper la France, après Gorette et Nils. Mais, si ces phénomènes sont de plus en plus fréquents, la réponse sur le rôle du changement climatique est nuancée. En effet, MétéoFrance affirme qu'il est difficile d'identifier un signal net sur l'intensification des tempêtes, et le dernier rapport du GIEC reste prudent. Toutefois, le changement climatique provoque une hausse des niveaux marins et renforce l'intensité des pluies, ce qui peut favoriser le déclenchement de tempêtes. C'est notamment le risque de submer-

sion marine qui est en cause, qui serait plus important avec des précipitations plus abondantes.

Une nécessaire adaptation

Si ces événements sont amenés à être de plus en plus fréquents, comment anticiper alors leur gestion ? À l'échelle municipale, le maire Pierre Hurmic a activé le 18 février le Plan communal de sauvegarde : un outil administratif qui permet de mobiliser la police municipale pour assurer la protection dans les zones les plus exposées. Des dispositifs de mise à l'abri ont été déployés, notamment pour les personnes sans domicile. Côté

urbanisme, en Lot-et-Garonne, un important chantier fut entrepris à Sénéstis pour sécuriser une conduite de gaz déterrée par la crue de la Garonne. Enfin, il existe des dispositifs tels que le Plan de Prévention des Risques d'inondation (PPRi), qui interdit la construction en zone rouge, même s'il est reproché à l'État une déconnexion avec la réalité du terrain. La diversité de ces outils montre bien la prise en compte de ces risques, mais la question se pose désormais de savoir s'ils sont suffisamment calibrés pour des phénomènes amenés à s'intensifier de la sorte.

Pauline NUFFER



Le quai de Bacalan inondé, Crédit : Le Bulletin Bordelais

L'épisode Quentin Deranque, un exemple de normalisation médiatique et politique de l'extrême droite ?

Le 14 février dernier, Quentin Deranque, militant d'extrême-droite de 23 ans, décédait des suites de ses blessures à la suite d'affrontements avec un groupe antifasciste à Lyon. Très vite, les médias et certains partis politiques se sont empressés de relayer l'affaire, quitte à diffuser parfois de fausses informations et à participer à une normalisation de l'extrême-droite dans le paysage politique.

« Moi je soutiens Adolf », « offensive médiatique massive [Mein Kampf] est à faire contre la gauche, et particulièrement à tous les lycéens », ment La France Insoumise (dû « On veut le fascisme »... Facile d'imaginer que l'auteur de ces tweets - le militant d'extrême-droite Quentin Deranque - a reçu une minute de silence d'hommage à l'Assemblée Nationale. Et pourtant c'est bien ce qui s'est passé le 17 février dernier. Comment en est-on arrivé là ?

Une affaire dépolitisée

Dans les heures qui ont suivi l'agression, plusieurs médias (y compris des médias publics comme France Info) se sont refusés de décrire le jeune homme comme un militant d'extrême-droite, le qualifiant de militant « nationaliste », « identitaire », ou de « catholique de droite » malgré son appartenance à plusieurs groupuscules d'extrême droite. Le Figaro a notamment consacré un intertitre à ses « activités paroissiales » (modifié ensuite face aux critiques). Le jeune militant a même été décrit comme « calme », « généreux » ou « bon » et « bienveillant » sur CNews ou Frontières.

Double standard ?

L'affaire a été suivie d'une

aux relations du député LFI avec la Jeune Garde, le groupe antifasciste impliqué dans l'agression. Sur les plateaux du groupe Bolloré (CNews, Europe 1...), la mort de Quentin Deranque a ainsi été qualifiée de « crime politique » et de « terrorisme d'extrême gauche ». Plusieurs membres du gouvernement, à l'instar du ministre de la justice Gérard Darmanin, ont imputé une « responsabilité morale » du parti, désormais classifié d'extrême-gauche par le Conseil d'Etat. Des médias comme Arrêt sur Image ont dénoncé ici un double standard, rappelant que des hommages similaires pour des victimes de crimes racistes ou islamophobes (comme pour Aboubakar Cissé, ou Federico Martín Aramburú, assassiné par des militants d'extrême droite) ont eux été refusés.

L'historien Johann Chapoutot, spécialiste de l'histoire du nazisme va également dans ce sens, soulignant que ces multiples condamnations de l'antifascisme occultent la réalité statistique : l'extrême droite a tué dix fois plus que la gauche radicale (59 morts contre 6 au cours des quarante dernières an-

nées). Selon lui, l'extrême droite a réussi à imposer son propre agenda à l'ensemble des médias « mainstream » à un moment-clé de période pré-électorale (municipales puis présidentielle).

Inquiétude pour les médias étrangers

Dans la presse étrangère, cet événement a plusieurs fois été décrit comme un exemple criant de la banalisation de l'extrême droite dans l'hexagone. Le quotidien suédois Dagens Nyheter décrit l'hommage rendu à Quentin Deranque comme « l'image la plus frappante de la banalisation de l'extrême droite ». Les médias allemand et américains Die Zeit et Politico comparent même cette séquence au traitement de l'assassinat de l'ultraconservateur Charlie Kirk aux États-Unis, y voyant une manœuvre de l'extrême droite pour se poser en « victime » d'une gauche radicale.

J.MARTIN

Du barrage anti-RN au barrage anti-LFI : l'inversion du cordon sanitaire.

Cette minute de silence a opéré une inversion symbolique. Le cordon sanitaire républicain était à l'origine destiné à empêcher le RN d'accéder au pouvoir. Gabriel Attal (alors premier ministre) affirmait dans une interview accordée à France Inter le 3 juillet 2024 qu'il ne fallait donner aucune voix au RN, même si cela impliquait un bulletin LFI. Aujourd'hui, ce discours d'un parti LFI qui ferait aussi partie de l'axe républicain commence à s'éroder. De plus, cette minute de silence respectée par une grande partie de l'hémicycle sauf le parti d'extrême gauche crée une inversion. En effet, des personnalités politiques comme Bruno Retailleau cherchent aujourd'hui à créer un cordon sanitaire républicain contre LFI. En effet, il cherche à passer d'un front républicain (anti-RN) à un barrage républicain (anti-LFI). « LFI a transformé l'Assemblée nationale en champ de bataille. Or, la violence verbale ouvre les portes à la violence physique », estime M. Retailleau.

Cette stratégie de diabolisation est alimentée par le centre (majorité présidentielle et ses alliés). Pour légitimer l'hommage rendu à un militant radical, le bloc central et la droite conservatrice ont activé la rhétorique du fer à cheval. Ce concept, développé par Jean-Pierre Faye, suggère que

le spectre politique ne serait pas une ligne droite, mais un arc de cercle se retroussant sur lui-même. Selon ce schéma, les deux extrémités (gauche radicale et extrême droite), bien qu'opposées, finiraient par se rapprocher à mesure qu'elles s'éloignent du "centre".

Comme l'explique l'historien Pierre Serna dans *Le Monde*, cette stratégie vise à disqualifier toute opposition de gauche en la rangeant dans la catégorie de l'« inadmissible ». En mettant sur un pied d'égalité le discours social de la gauche et l'idéologie identitaire de l'extrême droite, l'« extrême centre » se pose comme l'unique pôle

de raison. Pourtant, Serna rappelle que cet "extrême centre" est loin d'être modéré : il se définit par une intolérance radicale envers ses opposants et un usage vertical, voire autoritaire, du pouvoir.

L'analyse d'Alain Deneault dans *Le Monde Diplomatique* est ici éclairante : le centre ne se contente plus de banaliser l'extrême droite, il pactise avec elle. En reprenant ses thématiques (loi immigration, sécurité) et en sollicitant son aval pour gouverner (ministère Barnier), l'extrême centre offre à la droite radicale un brevet de respectabilité en échange de son soutien contre les revendications sociales.

Rei BOURBIER

MORT DE QUENTIN DÉRANQUE : PROPOSITION ALTERNATIVE À SON TRAITEMENT POLITIQUE

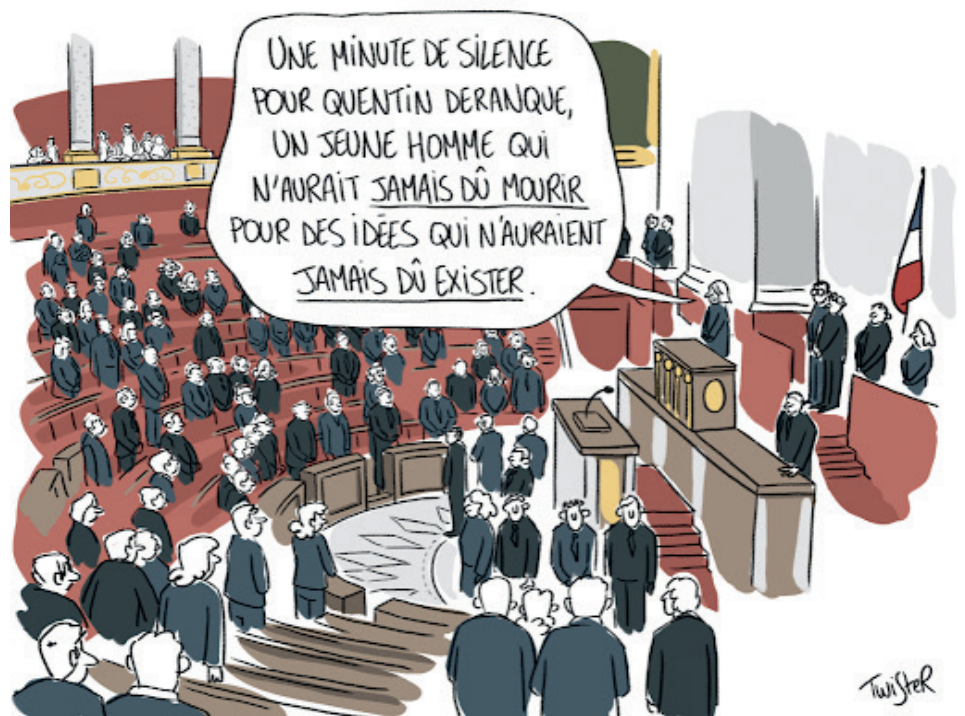


Illustration de Twister pour Médiacités

Ormuz : derrière la guerre, l'arsenalisation des interdépendances

La guerre qui fait rage en Iran est-elle un énième coup de tête de Donald Trump, ou s'inscrit-elle dans une réelle stratégie de disruption économique ? Derrière le conflit, une tendance mondiale transparait : l'arsenalisation des interdépendances.



Le détroit d'Ormuz - Crédits : Siarhei Nester pour Pexels

L'histoire contemporaine du Moyen-Orient est maillée d'interventions américaines, sur fond de préservation des intérêts nationaux pour s'assurer un approvisionnement pétrolier continu. Pacte du Quincy avec l'Arabie saoudite en 1945, renversement du premier ministre iranien Mossadegh en 1953 après sa tentative de nationalisation de l'Anglo-American Oil Company, motivations économiques sous-

jaçantes à l'invasion de l'Irak en 2003... Dans cette lignée, les opérations conduites par les forces armées américaines et israéliennes depuis le début du mois de mars surprennent. Les bombardements méthodiques ont conduit au blocage du détroit d'Ormuz et à la destruction de plusieurs infrastructures pétrolières, en Iran comme ailleurs. N'est-ce pas, pour Washington, se tirer une balle dans le pied ?

L'indépendance par la révolution hydraulique

La détermination de D. Trump s'explique par un facteur technologique parfois laissé à l'arrière-plan, mais qui a conduit à une autonomisation radicale de la puissance américaine. Depuis le début des années 2000, les États pétroliers du Texas et du Nouveau-Mexique ont doublé leur production d'hydro-

carbures non conventionnels (le gaz et le pétrole de schiste) grâce à des innovations majeures liées à la fracturation hydraulique (fracking) et aux forages horizontaux. La production journalière américaine est passée de 9 millions de barils en 2000 à plus de 18 millions en 2020, année où les États-Unis sont devenus exportateur net pour la première fois depuis 1949, parachevant l'autosuffisance nationale.

Les États-Unis sont désormais la première puissance énergétique mondiale. Ils ont ravi la place à la Russie dès 2011 en termes d'exportation de gaz, et au duo de tête russo-saoudien dès 2017 concernant le pétrole. Cet atout permet à Washington de se prémunir un peu plus contre la potentialité d'un choc pétrolier, quand bien même une perturbation durable de la production pétrolière moyen-orientale induirait une flambée des prix à terme sur le marché du pétrole. Elle lui a même permis de profiter en 2022 de l'invasion de l'Ukraine par la Russie pour vendre massivement du gaz naturel liquéfié aux Européens désireux de se déconnecter des gazoducs russes.

D'une pierre, deux coups : fragiliser l'économie chinoise

Le bombardement de l'île de Kharg le 16 mars dernier, point nodal de l'industrie pétrolière iranienne, est peut-être un autre indice de la stratégie américaine déployée dans le Golfe arabo-persique. L'Iran exporte la majeure partie de sa production à la Chine, premier importateur mondial de pétrole du fait des

besoins de sa puissance manufacturière. Même si elle a constitué des réserves stratégiques depuis le choc Covid et accru sa politique de diversification via les Nouvelles Routes de la Soie et un investissement massif dans le renouvelable, la Chine est dépendante du Moyen-Orient pour plus de la moitié de ses importations.

Pis encore, la Russie, l'Iran et le Venezuela représentent le tiers de ses importations et sont sous sanctions américaines. Derrière la reprise en main annoncée de l'industrie à Caracas et la pression accrue sur Téhéran, les États-Unis fragilisent à terme l'économie chinoise et tirent leur épingle du jeu de la compétition stratégique, économique et géopolitique féroce qui sévit entre Washington et Pékin pour le haut du podium mondial.

L'ère de l'arsenalisation des interdépendances

Le cas d'Ormuz permet d'ouvrir une réflexion plus large sur le risque accru posé par le tissu d'interdépendances économiques créé par la mondialisation. L'heure n'est plus au libre-échange pacifique, mais à la sécurité économique : les acteurs étatiques, inquiets de leurs vulnérabilités, démultiplient les mesures de diversification et les politiques protectionnistes pour protéger leurs intérêts nationaux.

Dans un article pionnier paru en 2019, les politistes américains Henry Farrell et Abraham Newman ont développé la notion d'arsenalisation des interdépendances pour décrire la nouvelle ère où les États disposant d'un levier stratégique sur un goulet

d'étranglement de l'économie mondiale s'en emparent pour infliger une pression majeure sur des États cibles, sans que cela ne nécessite une opération de guerre au sens classique du terme.

Ce levier peut être de nature géographique, comme à Ormuz ou Malacca, financière avec le pouvoir exorbitant du dollar, ou encore lié aux ressources, comme l'illustre la position dominante de la Chine sur les terres rares.

Dès lors, quelle leçon l'Europe doit-elle en tirer sur le plan énergétique, alors que l'envolée du cours du pétrole fait craindre un nouveau choc ? Outre la diversification des approvisionnements, déjà bien entamée en France qui ne dépend plus du Moyen-Orient que pour 12 % de ses importations en 2024, la clé semble être l'accélération de la transition écologique. Le développement des énergies renouvelables et du nucléaire de nouvelle génération, couplé à l'électrification de l'économie, permettra à terme un renforcement de la souveraineté et une protection accrue contre les chocs exogènes liés aux conflits géopolitiques.

Quentin Machado

Thomas Cazenave, nouveau maire de Bordeaux : quelles mesures sont prévues pour les jeunes ?

Le 22 mars dernier, Thomas Cazenave est élu maire de Bordeaux avec 50,95% des voix, face au maire écologiste sortant - et alumni de Sciences Po Bordeaux - Pierre Hurmic. L'occasion pour l'InsPo de regarder ce qu'a prévu l'élu Renaissance, soutenu par une dizaine de partis du centre et de la droite, pour les près de 80 000 jeunes que



Thomas Cazenaves au débat du BDM de Sciences Po Bordeaux le 5 mars. Crédit : Clara Planes

L'accès à "l'emploi" et "au logement" : voilà les deux éléments que Thomas Cazenave a avancés quand nos collègues de SPBTV lui ont demandé quelles mesures il souhaitait mettre en place pour le pouvoir d'achat des jeunes à Bordeaux, alors qu'il n'était encore que simple candidat. Mais concrètement, que dit son programme ?

Construction de logements mais pas d'encadrement des loyers

Le logement est un enjeu majeur pour les jeunes : à Bordeaux, on compte seulement 15 000 logements universitaires pour plus de 130 000 étudiants. Thomas Cazenave compte y répondre en créant 500 à 1000 logements dans le

centre-ville grâce à la transformation de bureaux vacants. Le macroniste ne précise pas comment il compte s'y prendre. Or, comme le précise le média Rue 89, il ne peut "garantir" une telle mesure : les mairies n'ont pas la capacité de décider de l'avenir de ces bureaux, dont

le choix revient aux propriétaires privés. Le nouveau maire compte également sur une hausse de la construction de logements pour faire baisser leur prix, une logique cependant démentie par plusieurs économistes. En revanche, Thomas Cazenave s'oppose à l'encadrement des loyers, une mesure en expérimentation depuis 2022 et défendue par Pierre Hurmic.

Favoriser l'IA, favoriser l'emploi ?

Concernant l'emploi des jeunes, l'élu Renaissance dit vouloir s'appuyer sur les acteurs locaux de l'intelligence artificielle pour former les jeunes dans le secteur, tout en mobilisant plus globalement les entreprises pour "garantir à [chacun] un

stage, un apprentissage ou un emploi." Là encore, difficile de savoir comment le nouveau maire compte s'y prendre, le problème étant loin de se cantonner à l'échelle locale. Les jeunes Français sont particulièrement touchés par le chômage : selon l'INSEE, en un an, le chômage des 15-24 ans a augmenté de 2,8 points de pourcentage. En 2025, il était de 21,5% contre 7,9% pour l'ensemble de la population.

Enfin, sur la santé mentale, Thomas Cazenave a proposé dans son programme la création d'espaces d'écoute gratuits dans chaque maison de santé. Une mesure très proche de celle du maire sortant écologiste, qui souhaitait développer de son côté une "offre spécifique en santé mentale pour les jeunes". Un enjeu important pour les jeunes : un quart des Français de 15 à 29 ans souffrirait de dépression, selon une étude de l'Institut Montaigne. Quant à savoir si ces mesures seront respectées, il ne reste plus qu'à se dire à dans 6 ans pour le bilan.

J. MARTIN

Des œuvres engagées et féministes pour briser le silence des VSS

TW : cet article traite de VSS, y compris de viols.

En 2023, 277 000 femmes majeures ont été victimes de viol, tentative de viol ou agression sexuelle. Mais derrière ces chiffres, il y a des vies bouleversées et des silences longtemps imposés, ceux des victimes. Le 8 mars, Journée internationale des droits des femmes, rappelle combien il est urgent de les entendre. Focus sur des œuvres récentes qui mettent en



1 Tu t'appelais Maria Schneider, livre de Vanessa Schneider (2018)

La sortie en 2024 du film de Jessica Palud, *Maria* offre l'occasion de présenter le livre dont il s'inspire : *Tu t'appelais Maria Schneider*, écrit par la cousine de l'actrice, Vanessa Schneider. Dans ce récit intime, l'autrice retrace la vie de Maria, de son enfance fragile à l'épisode qui marquera à jamais sa carrière : le tournage du *Dernier tango à Paris*. L'insoutenable scène de viol, tournée sans que l'actrice ait été pleinement informée de ce qui allait se jouer, deviendra un traumatisme durable, alors que le réalisateur Bernardo Bertolucci laisse le monstre sacré Marlon Brando (48 ans) violer la jeune femme de 19 ans. Les ailes coupées en pleins débuts prometteurs, la carrière de Maria vole en éclat. Symboliquement, l'actrice est morte en cette année 1972 et s'éteindra véritablement en 2011, après des décennies d'instabilité et de dépendance. Avec une écriture sans fard et tendre, Vanessa Schnei-



2 She Said, film de Maria Schrader (2022)

Réalisé par Maria Schrader, *She Said* retrace l'enquête publiée le 5 octobre 2017 dans *The New York Times* par les journalistes Jodi Kantor et Megan Twohey, qui révéla les agissements du producteur Harvey Weinstein et contribua à déclencher l'onde de choc mondiale de #MeToo. Fidèle à la réalité, le film suit pas à pas le travail des deux journalistes, leurs doutes, les refus et les hésitations des témoins, ainsi que les nombreux obstacles rencontrés avant que certaines victimes n'acceptent de parler, souvent pour une unique raison : faire en sorte « qu'il ne puisse plus faire à d'autres » ce qu'il leur a fait. Dans sa mise en scène, la réalisatrice décide d'invisibiliser Weinstein (comme il a invisibilisé ses victimes), en le faisant apparaître seulement au travers de sa voix ou filmé de dos. Classique,



3 « Les draps », chanson de Solann (2025)

Dans cette balade d'une grande douceur, la voix presque céleste de Solann contraste avec la dureté de ce qu'elle raconte. Sa manière de chanter, délicate et presque suspendue, enveloppe des mots qui disent pourtant la violence et les blessures invisibles. Avec « Les draps », l'artiste nomme l'indicible et la musique devient une façon de panser les plaies laissées par un combat trop souvent silencieux : celui que mènent encore tant de victimes de VSS. À travers ses paroles et les métaphores qu'elle tisse avec finesse, Solann fait affleurer toute la complexité des émotions qui traversent les victimes : la douleur, bien sûr, mais aussi la honte et la culpabilité, des sentiments souvent imposés à celles et ceux qui ont subi la violence.

Quand la fête n'est plus "safe"

TW : cet article traite de VSS

Face aux violences sexistes et sexuelles dans le milieu festif, la fête s'est réinventée en France et partout dans le monde, pour proposer des soirées « girls only » ou en mixité choisie. L'objectif est d'offrir un cadre de fête plus sûr pour les femmes et les minorités de genre. À Bordeaux, le collectif Médusyne y travaille.

Justine* ouvre l'armoire de sa chambre. Ce soir, elle sort avec des copines dans un bar à Bordeaux pour une soirée « girls only ». Elle choisit une tenue noire, légèrement transparente : « Je n'oserais pas m'habiller comme ça pour sortir dans un bar où il y a des hommes. ». Axelle envoie un message à son amie : elle veut se rendre dans une soirée en mixité choisie à Paris le week-end prochain. Ensemble, elles épluchent les rares options de la capitale.



Crédits : Rahiti Tchappoo

Réinventer la fête : « safe » ou « safer » ?

Les violences sexistes et sexuelles dans le milieu festif se multiplient. Les accusations pleuvent sur les différentes scènes. Sur la scène du rap français, Naps est condamné à sept ans de réclusion criminelle pour viol le 19 février. Ce même mois, la scène techno est tourmentée par les révélations d'un ancien salarié de l'agence Steer, Brad, accusant de VSS, témoignages à l'appui, plusieurs DJ de renom comme Odymel ou Schlomo.

En réaction aux multiples révélations de violences sexistes et sexuelles (VSS) dans le milieu festif, des collectifs féminins et queers comme Médusyne ont imaginé des événements alternatifs : les soirées « girls only » ou en mixité choisie. Implanté à Bordeaux depuis 2018, Médusyne a pour objectif de sensibiliser les femmes et les minorités de genre sur la scène et dans son public. Dans leur petit local, dans le centre de Bordeaux, Margaux, chargée de production pour le collectif, réunit son équipe. Elles préparent le dispositif de sécurité qui sera mis en place lors de la prochaine soirée, le 5 mars : « La sécurité de

notre public est une priorité. Ça fait entièrement partie de notre manière de concevoir la fête : on choisit nos partenaires, les lieux, les équipes en fonction de ça. », rappelle-t-elle. Elles créent, le temps d'une soirée, un espace pensé par et pour les femmes et les minorités de genre. Celles-ci sont particulièrement touchées par ces agressions. Dans son rapport Nos nuits sous tensions (juillet 2025), l'association Consentis relève que 70.2% des personnes interrogées considèrent que la violence sexuelle apparaît comme la raison principale du sentiment d'insécurité : 48.7% des femmes cis, disent se sentir en insécurité dans des lieux festifs.

Depuis quatre ans, Axelle a choisi ces espaces pour plus de « liberté et de sérénité » lorsqu'elle fait la fête. D'abord dans des soirées Erasmus, puis avec des collectifs français, comme Médusyne, elle a découvert « une autre manière de sortir. ». Depuis, ces soirées se sont popularisées, et les collectifs se sont multipliés, signe d'un besoin pour les femmes et les minorités de genre de se retrouver dans des endroits sécurisés. Né d'une initiative de Clarisse Luiz en 2019, le collectif La Bringue en est un pionnier. Le pari de la fête sans hommes semble trouver son public : La Bringue s'est développée dans plusieurs grandes

villes de France, comme Nantes ou Bordeaux, avant de s'exporter en Belgique et au Luxembourg. Désormais, La Bringue et d'autres collectifs comme La Gadj à Marseille, ouvrent leur soirée à une mixité choisie incluant les minorités de genre. Celles-ci sont aussi la cible des discriminations et des VSS en soirée. L'association Consentis souligne que 46.4% des femmes trans et 63% des personnes non binaires disent se sentir en insécurité dans des lieux festifs. La fête se fait désormais sans hommes cis.

À Bordeaux, Médusyne accorde une place centrale au dispositif de lutte contre les VSS en soirée : « C'est fondamental pour nous. On fonctionne beaucoup avec de la documentation : on utilise des affiches, des cartes préventives. On a aussi des bénévoles, formés, qui font des maraudes, et sont accessibles toute la soirée. On met tout en place pour intervenir en cas de problème. Pour l'instant on n'a pas eu besoin de gérer de situations hautement problématiques », souligne Margaux. Un moyen de rendre les espaces de fête plus sûrs pour les femmes et les minorités de genre.

Le risque zéro n'existe pas

« Attention, des violences existent aussi dans le milieu queer et entre femmes », aime rappeler Axelle. L'objectif de ces soirées n'est pas de se revendiquer entièrement "safe" : « de toute façon on ne le peut pas, le danger existe toujours », assure Margaux. L'inclusivité et la diminution du risque sont au cœur du projet : « Je suis quand même beaucoup moins sur mes gardes dans ces soirées », affirme Justine. Médusyne



Crédits : William Juin

soumet une charte à ses partenaires et à son public, pour encadrer les comportements. Ces soirées se veulent "safer."

Désormais, nombreux sont les clubs et festivals à implanter des dispositifs de lutte contre les VSS, que ce soit par le biais de la formation du staff, ou des applications

comme Safer. À croire que cela n'est toujours pas suffisant.

***Tous les prénoms ont été modifiés.**

M.D.

La 98e cérémonie des oscars, ou la dépolitisation par le Cinéma

No to war and free palestine. Ces 6 mots, prononcés par Javier Bardem lors de la remise du prix du meilleur film international, seront les seuls un tant soit peu politisés de la 98ème cérémonie des Oscars. Bien que le message pacifiste de l'acteur espagnol ait suscité l'acclamation, le reliquat d'engagement contre l'impérialisme israélo-étasunien du public s'est avéré d'une mollesse remarquable. Si l'on a été témoin d'anecdotiques interventions en faveur des peuples palestiniens et iraniens, cette cérémonie n'aura servi à rien d'autre qu'à mettre sous les projecteurs la déconnexion totale de l'industrie du cinéma au monde réel.

Pourtant, c'est Une bataille après l'autre de Paul Thomas Anderson qui est couronné de l'Oscar du meilleur film, unanimement salué pour son discours révolutionnaire. Sur le papier, tout y est : méchants en costumes contre révoltés du dimanche. Mais à l'écran, cette portée se dissout en une forme d'esthétisation du conflit. Interrogé sur la manière dont son œuvre reflète l'évolution de la société, le réalisateur ironise « Je croyais qu'on était censés faire la fête » avant de se retrancher derrière une lecture désincarnée : celle d'un père et de sa fille affrontant les méchants. Rien n'est nommé. Ni le racisme, ni le



Crédits : broadwayworld.com

fascisme, ni l'oppression. Le politique devient le décor d'un récit intime. C'est une forme de révolution-porn: la lutte est réduite à une expérience émotionnelle, calibrée pour plaire sans déranger.

En mettant en scène et en légitimant une révolution abstraite, on offre l'illusion d'un bouleversement possible tout en la neutralisant. C'est une catharsis qui pousse à l'inaction. Les Oscars incarnent cette contradiction. Cérémonie spectaculaire, saturée de luxe, elle tient finalement surtout du divertissement. C'est une Babylone contemporaine où l'extravagance se veut vitrine d'une industrie qui se rêve encore subversive.

Peut-on encore accorder à ces grandes institutions le pouvoir de définir ce qui mérite d'être distingué ? La légitimité des Oscars repose sur une illusion de neutralité et d'excellence artistique, alors

même qu'ils participent à la re-production de normes esthétiques et idéologiques bien spécifiques. Récompenser un film n'est pas un geste anodin. C'est orienter le regard, hiérarchiser les récits, définir ce qui mérite l'attention de la masse, ostraciser certaines représentations.

En se dépolitisant, les Oscars ne deviennent pas apolitiques mais adoptent la position du consensus, du status quo, d'un cinéma qui romantise les fractures du monde sans s'y confronter. Dans ce silence soigneusement orchestré, se joue peut-être la forme la plus efficace de neutralisation politique.

Matja

Jeudi noir : la grande dépression du 12 février

Vous rêviez déjà des plages argentines, du café colombien ou des cerisiers japonais, mais le « hasard » des choses vous envoie sur un autre continent. Désolée de raviver la plaie, mais ces résultats méritent leur procès.

Votre destination est la 12ème de votre liste ? C'est déjà un exploit, vu le nombre d'élèves retrouvés sans vœu. Si ce n'est pas une nouveauté en soi, avoir eu 9 de ces cas est cependant inédit. Alors oui, on nous aurait prévenu, on aurait dû remplir le plus de candidatures possibles, sait-on jamais. Mais à côté on nous ajoute « Pas d'inquiétude, ça fait longtemps qu'on ne va que jusqu'au 5ème vœu ! ». Pour les plus sceptiques d'entre vous, le calcul était simple : vœu n°5 max en moitié de promo donc n°10 en promo entière ! Et combien ici en ont fait 30 net ordonnés ? Bravo à vous si vous l'avez fait, tant pis pour le reste. Mais venir ensuite reprocher à ces mêmes élèves de n'en avoir mis que 22, c'est tout de suite plus délicat. Et comme l'a dit un grand homme, on se demande alors « comment peut-on nous blâmer lorsque notre seule erreur fut de vous faire confiance ? »

En parlant de confiance, comment l'accorder sans le détail du choix des matières retenues pour le classement. S'il est vrai que l'attirance pour Tiberj ou Szymczak est sans appel, est-ce

trop demander que d'avoir plus d'explications sur ces décisions ? D'autant que vu la guerre pour l'Amérique latine de cette année et l'objectivité déjà questionnée des DST de langues, un peu de transparence ne ferait pas de mal.

Et nos belles priorités linguistiques ! Notre fameux Sciences-Po du mérite, où même avec des 11 aux partiels et DST, si vous parlez chinois, bienvenue à Taiwan ! (Et dommage pour ceux qui ont eu 18, fallait être plus smart et miser sur le rouge). Bien sûr, il ne faut pas oublier les faux certificats. Mais calmez-vous mesdames, ça va bien se passer, puisque l'administration, en grand prince, est venue s'assurer de leur authenticité en demandant....un mail. Et puis que dire de ceux qui ont fait un an d'une langue certes, mais dont l'année et l'attestation re-

montent au dernier album de PNL? Attention, d'après les rumeurs, ils seraient quand même niveau 7 sur Duolingo.

Vous travaillez et ne pouvez donc pas aller aux cours du soir ? Vous avez réalisé post inscription Montaigne qu'un pays vous intéressait mais n'avez pas les moyens pour des cours particuliers ? Vous faites italien mais ne bénéficiez pas de priorité pour l'Italie ? Vous misez tout sur votre travail pour avoir les meilleurs résultats mais avez eu un 12 éliminatoire pour le Chili ? Tant pis.

Le système des mobilités est fracturé, et si rien n'est fait pour y remédier, bonne chance à la prochaine fournée.

Sacha MIRAKOFF CORCIA



Crédits : Galerie meme du coprésident

La dark romance

POUR

Pourquoi la Dark Romance plaît-elle autant ? C'est une question légitime compte tenu des nombreuses critiques qui lui sont faites. Si elle séduit autant de lecteur·ices, c'est parce que, dans la majorité des cas, elle permet d'assouvir le plaisir coupable de l'interdit, d'une relation complexe avec une personne qui n'a rien du gendre idéal. Qui n'a jamais rêvé d'un bad boy ? D'une relation avec de la tension et des rebondissements ? Lire de la dark romance permet de combler ce fantasme et de s'immerger dans le quotidien de personnages qui n'ont rien de réel, car rappelons-le, tout cela reste de la fiction.

Ce qui plaît aussi, c'est que ces histoires sortent du cliché des relations parfaites que d'autres genres littéraires tels que la New Romance peuvent développer. Ici, on se plonge dans des schémas de relations complexes, avec des personnages torturés, souvent soumis à des conflits internes. L'univers sombre dans lequel ils évoluent permet plus facilement d'aborder des sujets profonds, qui rendent la lecture plus intense qu'un simple livre de romance.

Enfin, rappelons que ces livres sont tous différents, qu'ils sont initialement destinés à un public majeur et surtout conscient de l'aspect purement fictif de ces histoires. La Dark Romance ne pose pas de problème, tant que le plaisir coupable d'une relation exceptionnelle et dangereuse reste ce qu'il est : un fantasme.

CONTRE

Accepter de lire de la Dark Romance et même apprécier ça, c'est accepter la banalisation de comportements et de schémas de relations très problématiques et toxiques. La Dark Romance romantise la violence et les abus, qu'ils soient physiques et/ou psychologiques. Elle amène à fantasmer sur des relations totalement irréelles, avec des individus ayant commis des actes horribles et dont la place devrait être en prison.

Aussi, l'un des principaux problèmes de ce genre littéraire est son public : avec les réseaux sociaux, ces livres sont propulsés sur le devant de la scène médiatique et attirent de très (trop) jeunes personnes. Bien souvent, les amateur·ices de Dark Romance ont en moyenne entre 14 et 16 ans, une période de la vie où l'on est en pleine construction. Lire ces livres à un tel âge peut amener à intérioriser des comportements problématiques et dangereux et à les voir comme synonymes d'une relation "passionnelle".

L'attitude des auteur·ices est aussi critiquable. Sous prétexte d'avoir fait un disclaimer au début du livre, en faisant une liste de sujets sensibles auxquels on s'expose en entamant la lecture, iels peuvent écrire ce qu'ils veulent et participent à ce processus de banalisation et de mystification de relations problématiques.

Ne normalisons pas les relations abusives et toxiques sous couvert d'une histoire palpitante : arrêtons de promouvoir la Dark romance.

J'ai testé : accueillir l'InsPo pendant 1 an

Quand je me suis engagée dans le bureau de l'InsPo cette année, je ne m'attendais pas à ce qu'on me demande d'accueillir la première conférence de rédaction. Et je m'attendais encore moins à héberger toutes les confs qui ont suivi. Mais qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour le meilleur journal de Sciences Po (sans rancune le LSD) ? En vrai, je reconnais, je l'ai fait surtout parce qu'Antoine, le coprésident, me l'a demandé, mais avec le recul, je ne regrette pas.

Ce que je peux dire après cette année, c'est que les confs de rédaction sont sûrement les soirées les plus chill que j'ai pu recevoir. Tout le monde est adorable, l'ambiance est tranquille et on passe tous un bon moment à préparer la maquette du journal en mangeant et en discutant. Pour le plus grand plaisir de mes voisins, le niveau sonore reste faible et la soirée ne s'éternise jamais, de quoi gentiment occuper son lundi soir sans déclencher une plainte pour tapage nocturne.

Grâce aux confs de rédaction, j'ai découvert les chips Miel Moutarde, ce dont je serai reconnaissante à vie et j'ai toujours des restes de nourriture pendant des

jours, ce qui sauve régulièrement les autres soirées de la semaine. Accueillir l'InsPo, c'est un peu comme souscrire à un abonnement hebdomadaire à un buffet étudiant.

Mais recevoir l'InsPo, c'est aussi débattre sur des sujets très intéressants, découvrir et mettre en lumière des idées originales et se battre pour ne surtout pas écrire l'Horoscope (je tiens d'ailleurs à mentionner l'exploitation que j'ai subie pour écrire cette rubrique, j'en parlerai dans mon livre). Mention spéciale pour le pôle relecture, dont je suis la seule représentante à chaque réunion... En vrai, on est clairement le pôle le plus important du journal, mais vous n'êtes pas prêts pour ce débat.

L'InsPo, c'est aussi accepter les blagues douteuses du coprez, qui a toujours les idées les plus farfelues pour le jeu de la fin. On se retrouve toujours à osciller entre "concept intéressant" et "personne ne comprend les règles mais on va tenter quand même". C'est probablement la partie la plus imprévisible de la soirée, ce que vous découvrirez avec le jeu douteux merveilleux de ce mois-ci.

Au final, accueillir l'InsPo pendant un an, c'est découvrir le fonctionnement d'un journal étudiant, s'engager dans une asso fun avec des gens chill, manger beaucoup trop de chips et passer une soirée avec des gens qui aiment écrire (ou au moins être au courant des potins de Sciences Po, pour ma part).

Bref, si c'était à refaire, je le referais sans hésiter. Bon, peut-être pas tous les lundis quand même.

C.B

QUELLE TOILETTE DE SCIENCES PO ES-TU ?

Tes potes te proposent leur meilleur crous (ceux qui vont au Bato on vous juge) : avec quoi tu te régales ?

★ AVEC TOUT. Un pain en plus à 10 centimes ? Une affaire. Ta pote qui ne finit jamais sa semoule ? Let me cook. Tu n'es pas un goinfre, tu es tombé.e dans la casserole quand tu étais petit.e

🍳 Un crous ? Alors que t'as préparé ton meilleur Tupperware de pâtes trop cuites ? Merci mais non merci pas le temps pour les gueux.

🍪 Le temps c'est de l'argent : repas rapide comme l'éclair avec les sandwiches du Crous ou de l'Envert : la pompote avant les [censure].

🥝 T'as 26 ans lâche ça. Tes repas étudiants coûtent au contribuable.

Quatre heure se lève en bas du crous. Les voix se taisent mais pas celle de ton ventre. Tu as faim, que choisis-tu ?

★ TOUT. Ton compte Izly est rempli et à 1€10 c'est une affaire. Pourquoi craindre la fin du mois alors que t'as la faim du jour (je suis un poète t'as vu).

🍳 Pourquoi faire la queue à la cafet alors que ta boulangerie sans gluten t'as préparé des cookies salvateurs pour ta santé à seulement 5,99€. Ton transit et ta santé à long terme te remercient.

🍪 J'ai pas le temps, j'ai pas l'argent. La promotion sociale n'attend pas, lets go to the BU finir (ou commencer) mon mémoire.

🥝 T'as 26 ans lâche ça. Mais merci l'ancien pour la meta du cookie au micro-ondes (c'est cadeau la famille).

L'heure est grave. Tu dois recycler ton repas. Quelle est-ta stratégie ?

★ Le raz-de-marée arrive. Il te faut ta safe zone. Pas de bracelets blancs mais des toilettes (handicapés) spacieuses : régale-toi champion.ne.

🍳 Le passage aux toilettes est avant tout un acte social. Tu ramènes tous tes potes prêts à rencontrer l'ensemble de l'IEP et à faire de nouvelles rencontres (et trouver un stage car en fait il suffit pas de traverser la rue)

🍪 Efficacité et proximité : fin défenseur des services publics, tu te diriges vers ton trône le plus proche, celui de la BU : décentralisation est synonyme de défécation.

🥝 Dans une galaxie très lointaine, tu utilises ta carte des maraudeurs pour trouver la caverne d'Aladin (Toilettes derrière la salle Redon) : félicitations Indiana Jones (culture cinématographique tu connais).

Si tu as plus de toilettes des doctorants : Tu veux maximiser tes passages sur le trône et tu connais la map de Sciences Po parfaitement. Tu es le guide du routard des toilettes ... ou un nerd du petit coin.

Si tu as plus de toilettes de la BU : T'as juste pas le temps de penser à ça. De 8 à 19h à la BU, tes pauses toilettes sont chronométrées comme tes pauses cafés. Sors la tête de tes livres et va libérer ton estomac.

Si tu as plus de toilettes de Montessquieu : Tu es une provenueuse. Les bouchons ? Rien à faire. Le monde et la pression de la performance ? que nenni. Tu veux remplir ton réseau LinkedIn et montrer au monde que ton transit est parfait.

Si tu as plus de toilettes de Siegfried : Tu ne rigoles pas avec la grosse commission. Pour toi les toilettes c'est sacré et il faut que tu ty sentes à l'aise sans avoir à traverser tout l'IEP.

écrit et fashion designé par Antoine Trin